
AU JEU DU CADAVRE EXQUIS

ENTRETIEN AVEC JOËL MAILLARD ET JEANNE QUATTROPANI

PROPOS RECUEILLIS PAR EVA COUSIDO

Ils diront un titre et là, spontanément, sans réfléchir, vous leur raconterez l'image qui vous vient à l'esprit. Spectatrices et spectateurs, Joël Maillard et Jeanne Quattropani vous souhaitent la bienvenue dans votre imaginaire...

C'est l'été dernier qu'est née cette proposition singulière. Joël Maillard, comédien, auteur et metteur en scène en plein envol, participait alors à la résidence d'artistes WATCH & TALK / FAR° (p. 84). Une des consignes: mettre en place un protocole d'échanges avec le public. *Les Mots du titre* s'est imposé très vite au jeune artiste. Et l'idée que ces mots aboutissent à une photographie, aussi. Il a donc invité la photographe Jeanne Quattropani à rejoindre le projet qui se déploiera sur toute la durée du festival. Une création collective foisonnante.

Eva Cousido: COMMENT EST APPARU LE CONCEPT DES MOTS DU TITRE ?

Joël Maillard: Il y a d'abord eu l'idée de transmission-déformation. Formuler une pensée, c'est déjà la déformer. Chaque jour, durant le festival, j'aborderai trois spectateurs, avec trois fois le même titre d'un spectacle à l'affiche du lendemain. Je retranscrirai l'image mentale qui surgira dans la tête de la personne interrogée et qu'elle me décrira. Je donnerai ensuite cet intitulé à Jeanne qui devra le transformer en photographie. Les images seront exposées quotidiennement.

EC: VOTRE PROTOCOLE EST EN FAIT UN MOTEUR QUI ENGENDRE UNE CHAÎNE D'INTERPRÉTATIONS.

Jeanne Quattropani: Exactement. Nous souhaitons que cette chaîne soit sans fin. C'est pourquoi nous réfléchissons précisément à l'accrochage. Il sera évolutif. Au lieu d'exposer les images par ordre chronologique, nous les ferons dialoguer entre elles en fonction de leurs parentés, qu'elles soient chromatiques, thématiques ou autres. L'intitulé sera inscrit sous chaque image. Le spectateur des photographies sera ainsi incité à interpréter le lien entre image et légende et à en inventer un autre à son tour. C'est infini, comme l'imaginaire, comme le téléphone arabe.

JM: Chaque étape sera une nouvelle source d'interprétation et de déviation possible du sens, voire une trahison. Quand je transcrirai l'image mentale du spectateur, si la description est longue, je ferai peut-être des synthèses ou des omissions involontaires. Peut-être que je comprendrai de manière erronée ce que l'on me dira.

JQ: Les photographies d'ailleurs ne seront pas une illustration des propos. Elles seront elles-mêmes une transposition. Pour moi la photographie est un langage en soi. Le défi de cette performance est de réussir à traduire la langue des mots en langue de l'image.

EC: EN QUOI EST-CE POUR VOUS UNE PERFORMANCE ?

JQ: Un peu comme dans les performances de Sophie Calle, nous avouons les règles du jeu en affichant les étapes du processus. Mais la performance tiendra surtout au temps imparti pour réaliser l'image. Nous n'avons que 24 heures pour faire trois images, puisque les photographies doivent être exposées jour après jour.

EC: POURQUOI VOUS ÊTES-VOUS IMPOSÉ CETTE CONTRAINTE ?

JM: J'aime les contraintes. Je les trouve créatrices. Avant d'étudier au Conservatoire d'art dramatique de Lausanne, j'ai fait une formation de boulanger-pâtissier. Et mon projet serait – si mon travail scénique devait n'aboutir à rien –, d'ouvrir une boulangerie que j'appellerais *Le Décroissant*, et dont le principe fondamental serait l'utilisation exclusive de matières premières provenant d'un rayon de 100 à 150 kilomètres. Pas de chocolat, du coup. Pour revenir à la performance, le temps imposé pour créer l'image photographique fait miroir à l'instantanéité de la réponse du spectateur. Lui devra convoquer la somme de ses souvenirs et de ses expériences en un instant. Nous, nous reproduirons les conditions de l'énonciation ; nous traduisons cet instant en quelque sorte.

JQ: L'avantage de cette contrainte est qu'elle nous oblige à rester intuitifs. Nous avons déjà effectué quelques simulations. Elles nous ont montré que si nous commençons à réfléchir ou à trop décortiquer l'intitulé, nous risquons de nous perdre. Mais c'est certain, il y aura des ratages. Ça fait partie du jeu.

EC: D'APRÈS CE QUE VOUS VENEZ DE DIRE, JOËL, « LES MOTS DU TITRE » SEMBLE FAIRE ÉCHO À VOTRE PARCOURS. COMMENT ÊTES-VOUS ALLÉ VERS LE THÉÂTRE ? PENSEZ-VOUS QUE NOUS SOMMES TOUS DES ARTISTES, COMME L'AFFIRMAIT BEUYS ?

JM: Je suis arrivé au théâtre par le théâtre amateur. Oui, selon les circonstances, nous sommes tous des artistes. Quand nous rêvons par exemple – si l'on considère le rêve comme une œuvre –, nous élaborons des scénarios invraisemblables, avec des intensités émotionnelles très fortes, des personnages inattendus ainsi que des effets spéciaux.

EC: LA NOTION DE RÊVE SEMBLE ÊTRE AU CŒUR DE VOTRE PRATIQUE ET DES ENJEUX DE SNAUT, VOTRE COMPAGNIE.

JM: Quand j'ai l'impression de me retrouver dans le rêve d'un autre, c'est là que je suis le plus troublé au théâtre. J'aimerais réussir à provoquer ça dans mes pièces, à créer des zones d'anormalité, des univers clos. En d'autres termes, des microsociétés régies par des lois physiques ou temporelles inhabituelles. L'œuvre de Beckett – les romans en particulier – m'influence intimement dans cette démarche. En réalité, elle m'inspire de manière générale. Sa part métaphysique, ses personnages en quête du sens de leur présence au monde me retournent.

EC: D'OÙ RIEN VOIR, VOTRE CRÉATION PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE 2.21, ENTRE AUTRES, ET QUI EST PROGRAMMÉE AU FESTIVAL DE LA BÂTIE EN SEPTEMBRE ? VOUS Y INVITIEZ DÉJÀ LE SPECTATEUR À UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE ET MENTALE PUISSANTE. IL S'ALLONGEAIT SEUL DANS UNE CABINE NOIRE ET ENTENDAIT UN TEXTE PRONONCÉ PAR DES VOIX ENREGISTRÉES. RIEN D'AUTRE.

JM: Oui. *Rien voir* s'insère dans ce que j'appelle le cycle des riens. La prochaine création porte le titre *Ne plus rien dire* et bientôt, je me mettrai à l'écriture de *Rien entendre*. Je voudrais que le spectateur puisse vivre des situations particulières, qui transformeraient sa perception ou son existence quelques instants. *Les Mots du titre*, d'une certaine façon, rejoint cette préoccupation.

EC: EN SOMME, VOUS GÉNÉREZ DES ESPACES DE RITUEL. PENSEZ-VOUS QUE NOS IMAGINAIRES SONT SPOLIÉS ?

JM: Oui, j'ai le sentiment qu'ils sont attaqués, qu'ils sont colonisés par l'industrie du divertissement et de la publicité. Avec *Les Mots du titre*, nous aimerions révéler la singularité de chaque imaginaire. Chaque système de pensée est unique, personne n'est constitué de la même somme de vécus et de références.

JQ: C'est ce qui est intéressant dans ce projet. Chaque spectateur nous livrera une part de son imaginaire, ce qui sera la preuve de sa vitalité. C'est pour cette raison aussi que nous affichons les étapes du processus. Pour démontrer que tout le monde peut créer une œuvre.

EC: QUEL EST LE RÔLE DE L'ARTISTE, SELON VOUS ?

JQ: L'artiste, à mon sens, est celui qui titille l'imaginaire de l'autre, qui lui rappelle qu'il est possible de se donner du temps ou, pour le dire autrement, de prendre du temps pour soi. L'artiste n'est pas là pour transmettre un message, mais si l'art est fait avec honnêteté, il en transmettra un forcément. Il ne s'agit pas d'éducation, mais du rapport d'un individu à un autre individu.

JM: Je crois à une transformation même fugace de ce que l'on pense savoir sur la vie ou sur le monde. Ce qui me stimule en tant qu'artiste, c'est le fait de provoquer un peu d'inconfort dans la pensée, d'établir du désordre dans l'ordre institué. À bien y réfléchir, le message des *Mots du titre* – si toutefois il devait y en avoir un – pourrait être celui-ci : « Pense avant de shooter ». Une manière amusée de détourner le slogan publicitaire d'un fabricant d'appareils photographiques qui m'avait frappé : *Don't think. Shoot.*